

Perpignan le 26 juin 2021

Marc Ledoux

... Allez on résiste... Ce n'est que dans la marge qu'on peut réfléchir. On essaye de préserver ça...

Allez on y va.

C <i>Troubles du Contact</i> <i>Troubles de l'humeur</i> <i>Psychopathies</i>		S <i>Troubles Sexuels</i> <i>Perversions</i>		P <i>Troubles paroxysmaux</i> <i>Névroses</i>		Sch <i>Troubles psychotiques,</i> <i>schizophréniques</i>	
m	d	h	s	e	hy	k	p
maniaque	dépressif	Herma-phrodisme	Sado-masochisme	épileptique	hystérique	catatonique	paranoïde
prendre Se détacher	Chercher retenir	Éros	Thanatos	Éthique	Morale	Avoir	Être

Szondi n'est pas important en soi. Il a été important parce que Schotte a vu que sa théorie pouvait servir à construire une psychiatrie différente de la psychiatrie actuelle du *management*... Mais Rorschach est plus inspirant, plus créatif. Szondi demande 20 ans d'exercices pour vraiment savoir l'utiliser. A qui on va demander maintenant de passer son temps à se mettre à l'épreuve d'une lecture expérimentale du test et de la clinique ?... Avec Rorschach, on l'a tout de suite.

Pourquoi Szondi a été génial pour construire une psychiatrie qui vaille la peine dans ce qui inscrit l'homme ? Vous connaissez la formule de Binswanger qui dit que la psychiatrie nous apprend ce qu'est l'être humain et l'être humain nous apprend ce qu'est la psychiatrie. Cette dialectique...

Et Szondi a été génial dans la construction de cette psychiatrie grâce à deux dimensions qu'il a développées : le contact et le paroxysme.

En vue de quoi a-t-il renouvelé cette dimension paroxysmale ? Paroxysmal vient du grec paroxyno qui veut dire inciter, provoquer, mettre en colère.

Szondi est peut-être un des seuls qui a fait la dialectique entre sa propre épreuve de vivre et sa théorie. Et en particulier le paroxysme. C'est la dimension de l'être humain qui l'avait le

plus touché. Donc construire le paroxysme correspondait à sa propre épreuve de vivre : être juif, être exclu dans son quartier à Budapest, être pris (déporté), disparaître. Le terme de Freud *Nebenmensch*, le voisin, qui disparaît... il est où ? on ne sait pas. Il est parti en camp de concentration... Szondi n'a pas dit grand-chose au sujet de sa famille, il n'a pas donné les détails. Il a retrouvé sa femme (qui avait aussi été déportée) et ses enfants au bout de 4 ans. Qu'est-ce que ça fait cette épreuve ? Et Szondi a dit : cela m'a permis de découvrir la dimension criminelle en chacun de nous. La dimension meurtrière. L'industrie meurtrière. Comment est-il possible qu'un être humain soit capable de ça ? Et on ne trouve pas les mots. Et alors on va utiliser n'importe quel mot car c'est indicible de déshumaniser l'être humain. Quelle pulsionnalité est là ? Qu'est ce qui pousse une idéologie, une politique systématique à détruire l'être humain ?

Le mot « détruire » existe chez Freud. La pulsion de mort, la pulsion d'emprise. Notre travail n'est pas simplement d'utiliser les mots sans réfléchir, là, on serait dans la psychiatrie managériale. Pour réfléchir sur les mots, il faut les distinguer. Et Freud ne distingue pas trop bien la pulsion d'emprise de la pulsion de mort. La pulsion de mort, la pulsion d'emprise et la pulsion de destruction, ce n'est pas la même chose. Et Szondi s'est proposé de bien nuancer tout ça. Il découvre à travers son épreuve de vie, qu'il y a une dimension meurtrière en chacun de nous.

Juste après la guerre, introduire cette notion dans le champ de la psychiatrie, ce n'est pas rien. On est tous des criminels. On est tous des meurtriers. Sigmund, ton texte est bien gentil *Malaise dans la civilisation*, où tu essaies de canaliser une société par les instances du Surmoi. *Œdipe* aussi, c'est bien gentil, mais *Œdipe*, c'est quelqu'un qui tue. Ce n'est pas un innocent qui tue son papa et couche avec sa maman et ensuite va se promener avec sa fille à Colone... c'est bien gentil... Lacan avait raison en disant « *Œdipe*, c'est un mythe ». c'est un mythe chez Sophocle et c'est un mythe dans la psychanalyse. ...

Donc l'être humain est un criminel par définition. A nous d'organiser un « vivre ensemble » pour empêcher de se tuer. Maintenant, c'est de plus en plus direct. Les jeunes s'entretuent. Et on est surpris. Eh bien non, si on n'est plus capable de s'organiser pour empêcher ça, cela apparaît à ciel ouvert.

Comment se fait-il que les gens qui ont survécu à cette terreur de l'horreur des camps n'ont pas pu continuer à vivre ? Depuis une dizaine, voire une vingtaine d'années, il y a de plus en plus de gens qui veulent témoigner. Dans les poèmes entre Peter Szondi et Paul Celan, cela parle beaucoup de témoignages. Est-ce possible de témoigner ? Non !

Geneviève : Charlotte Delbo ?

Marc : Oui, ils essaient d'être dans cette tension entre l'impossible et le possible de témoigner. Ce sont des gens qui ont survécu. Primo Levi s'est suicidé. Bettelheim a essayé de survivre avec ce qu'il avait vécu : comment offrir à des enfants autistes qui sont complètement enfermés un espace exactement contraire à ce que j'ai vécu dans les camps ? Il a essayé toute sa vie, des moyens opérétropisés. Il est mort d'une façon horrible, en s'étouffant dans un sac poubelle à 89 ans. C'est horrible.

Et Primo Levi dit : pourquoi on m'a choisi moi, et pas mon voisin ? il n'a pas pu tenir...

Quel est le rapport entre tuer et la culpabilité ? Ce sont les deux grands axes du paroxysme. La dimension universelle de tuer et celle de la culpabilité.

Dans la culpabilité universelle, il y a la culpabilité objective que Lacan a bien développé, (plus que Hannah Arendt) et la culpabilité que chacun d'entre nous connaît : la culpabilité subjective.

Cette passion chez Szondi du paroxysme nous permet de découvrir dans chaque maladie, une dimension paroxysmale. Donc une dimension criminelle, une dimension de colère. Il y a dans la toxicomanie, dans la dépression, une dimension paroxysmale. Donc une dimension de provoc, de colère, de tuer.

Dans la perversion, il y a une dimension dans le sadisme et le masochisme, une dimension paroxysmale de tuer. Comme je l'ai dit hier soir, quand il y a une dimension de masochisme, attention !, il y a du meurtre dans l'air. Ne soyez pas étonné quand quelqu'un qui se plaint tout le temps de ses douleurs, d'être abandonné, ne soyez pas étonné qu'un jour il passe à l'acte. C'est ce qu'on appelle des crimes passionnels !

Dans la psychose, il y a une dimension paroxysmale, et surtout, c'est une terminologie qui a disparu et c'est dommage, la psychose épileptique. Et surtout dans la catatonie. Mais maintenant, comme il y a beaucoup de neuroleptiques, c'est assez rare qu'on soit confronté avec la vraie catatonie. Mais avant les médicaments, on se heurtait à cet immobilisme. Et c'est la dimension paroxysmale dans la psychose.

La dépression, et je m'excuse par avance pour les gens qui ne sont pas habitués, cela peut sembler dur, hard, et froid, mais la dépression chronique, même si c'est très douloureux et éprouvant, ce n'est pas grave. Chronique, dans le sens qu'on ne s'en rend pas compte, c'est tout le temps. On voit ça chez les français quand ils arrivent au boulot le matin en disant « je suis fatigué ». on entend ça tout le temps... Mais attention, quand le paroxysme s'en mêle, c'est là où c'est dangereux. C'est là où le suicide n'est pas loin. Quelqu'un qui veut s'en sortir, et qui réclame des antidépresseurs, attention, si on ne maîtrise pas la posologie, cela peut aller vers la dépression dangereuse.

Le paroxysme, inciter, provoquer, mettre en colère. Cette dimension dans l'être humain Szondi a trouvé chez Freud, à partir de la métaphore du cristal où sa structure se révèle quand il se casse. C'est quand on tombe malade, quand on tombe amoureux, quand on tombe, on n'y peut rien, ça nous tombe dessus, c'est quand ça nous arrive qu'on voit les lignes de fracture chez chacun d'entre nous. On appelle ça le principe de pathoanalyse. La pathologie est universelle en chacun de nous vivant, bougeant. Aussi bien chez la plante, que chez les animaux, et en particulier chez l'espèce humaine qui, en plus, est la seule qui peut se réfléchir et découvrir la dimension de soi. C'est universel. La dimension pathique est universelle.

Freud va utiliser les noms de maladie issus de la psychiatrie allemande, (Szondi parlait hongrois et allemand, comme nous *-les belges-* qui utilisons les langues germanophones) : épilepsie, hystérie. A partir de cette structure épileptique en chacun de nous à laquelle on peut tomber malade en devenant épileptique... à partir de la structure hystérique présente en chacun de nous, on peut tomber malade hystérique ... même si le mot a disparu dans le DSM mais on me dit que le mot est en train de réapparaître dans le DSM VI... donc, Szondi dit qu'au-delà d'une dimension anatomo-neurologique de l'épilepsie et de l'hystérie, il existe une dimension humaine universelle : la loi. Szondi découvre l'ancestral... Son papa était rabbin, son grand-père était rabbin, c'était des gens qui étudiaient la Thora. Même si Szondi n'était pas pratiquant, il a étudié comme son père et son grand-père. Sur sa table de nuit, il y avait la Bible avec ce passage de la Genèse avec Abel et Caïn et Moïse.

Les deux premiers livres qu'il avait écrits étaient des livres de statistiques sur les mariages, mais son premier livre où il met en forme cette universalité incarnée, la figure du mal -*gestalt bosen* - et du Bien... est-ce qu'il y a un autre mot que le bien en contraste avec le mal... mais vous comprenez ce que cela veut dire...

Franck : le rachat ? se racheter de notre pulsionnalité meurtrière....

Laurence : la réparation ?

Marc : oui, la réparation. Il utilise le mot réparation. Refaire à nouveau. Réparer.

Caïn incarne le mal, Moïse incarne cette figure du bien.

Caïn travaille énormément la terre pour être reconnu par Yahvé. Abel, il s'en fout, il ne fait rien, il élève ses chèvres. Et c'est lui qui va être reconnu par Yahvé. C'est insupportable pour Caïn. Et c'est là que Szondi dit que l'affect apparaît dans l'histoire de l'humanité. C'est l'histoire de deux frères où apparaît une histoire d'affect. Et Szondi va appeler le vecteur P, le vecteur Paroxysmal, le vecteur des affects. Ce qui est différent des sentiments et de l'émotion. C'est repris génialement par Lacan dans son séminaire sur l'angoisse quand il fait la distinction entre émotion et émoi, entre passage à l'acte et acting out. Quelle distinction entre affect, sentiment, émotion ? L'affect n'est pas un sentiment, ce n'est pas une humeur. On appelle ça la fonction diacritique. Dans notre travail, c'est très important de bien distinguer les choses. Il faut tout le temps le faire. C'est notre boulot.

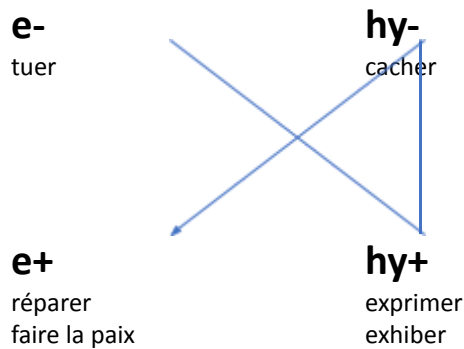
C'est pour ça qu'il fait bien la distinction entre le vecteur contact C et le vecteur paroxysmal P. Le contact, c'est l'humeur. La *stimung*. C'est la disposition à être touché. Être touché par ce qui m'arrive. ... une peinture... est-ce que je suis dans une disposition d'être touché ou est-ce que je vais demander tout de suite qui a fait ça, ça date de quand, ça s'appelle comment ? Ce qui voudrait dire qu'on est dans l'évitement absolu et qu'on n'a pas accès au contact. Ce n'est pas un reproche. Il y a des peintures qui me regardent et d'autres non.

Maldiney, par exemple, disait que la peinture de Picasso ne le *regardait* pas. Le toucher et être touché.

L'affect, affecté, être affecté, ça veut dire être touché dans son rapport à l'autre. L'autre peut être une personne, peut être une situation, peut être une idéologie, une pensée. C'est presque le grand Autre de Lacan. Ce n'est pas nécessairement une personne. L'affect, c'est être affecté dans son rapport à l'autre. Tu vois la différence ? le sentiment qu'est ce que cela me fait à l'intérieur de moi ? L'émotion c'est la manière de pouvoir faire avec. Sortir du mouvement : e-motion. Ex-movere.

Cette distinction est importante entre l'affect, l'émotion, et le sentiment. Cela serait bien que quelqu'un fasse une thèse là-dessus maintenant, cela a déjà été fait, mais maintenant on mélange tout.

VECTEUR PAROXYSMAL



Donc le vecteur Paroxysmal est le vecteur des affects, le vecteur de la surprise. Dans la genèse, les deux frères Caïn et Abel, sont surpris par la réaction de Yahvé. « Comment ça, Yahvé prend position ! » Caïn dit « mais pourquoi il choisit Abel et pas moi ? ». Est-ce que la Loi parle ?

Politiquement ce n'est pas rien. Est-ce que la Loi parle ? est-ce qu'on souffre de la Loi ou est-ce qu'on souffre des règlements ? est-ce que Dieu a à voir avec la Loi ? C'est actuel, je trouve. C'est là où le rapport entre les deux frères change. Et c'est là où Caïn dit : « il est injuste ! ce n'est pas possible ! moi, je me fatigue ! mais je ne peux pas me révolter car c'est Dieu. » ... et alors, il tue son frère.

Et pour Szondi, ce qui est le plus important, c'est la suite. Ce n'est pas automatiquement une punition dans le sens de privation de vivre. Dieu dit : "toi, Caïn, tu vas toute ta vie souffrir dans l'épreuve de vivre ensemble. Et tu seras le modèle pour fabriquer des outils pour vivre ensemble".

Tocqueville dirait : utilise des formes nouvelles de démocratie pour pouvoir vivre ensemble. Roland Barthes qui a fait un cours extraordinaire à la fin de sa vie sur le comment vivre ensemble. Est-ce qu'il y a un modèle dans l'histoire où on pouvait vivre ensemble ? Caïn était obligé de construire des trucs pour vivre ensemble.

Mais qui a fabriqué ces outils pour vivre ensemble ? Moïse !

Szondi découvre que le corps participe au paroxysme. Moïse est un colérique qui bégaye. Ce qui a frappé Szondi, c'est le bégaiement. Et c'est la première fois que dans l'histoire, on inscrit un symptôme qui s'inscrit dans le corps : il bégaye. Et heureusement que Moïse a un frère, Aaron, qu'il aime, - ce n'est pas comme Caïn et Abel-, Moïse et Aaron s'aiment vraiment. C'est presque une fraternité d'amis, c'est très rare que deux frères soient amis. C'est étonnant. Tout le monde parle de Moïse, mais Aaron ?

Il y a un opéra génial de Schönberg : Aaron et Moïse. Superbe. Schönberg a senti cette pulsionnalité chez Aaron. Le frère diplomate, le frère ami, le frère qui va négocier avec le peuple qui fait les gilets jaunes, le peuple qui se révolte avec le Veau d'or. Moïse, dit Szondi, c'est la figure de la colère qui se transforme pour une cause grâce à son frère. J'y vais, rien ne m'arrête, j'assume mon engagement.

Lacan était mignon quand il disait « Ne cède pas sur ton désir ». C'est bien comme phrase littéraire qu'on peut marquer au-dessus de son lit. Mais on ne sait pas ce que c'est que le

désir. Heureusement ! Mais c'est autre chose de dire « vas-y » essaye de trouver une mesure entre ton désir et l'action dans laquelle tu t'engages. Vas y !

Moïse, il le fait. Il en paie le prix. Il est touché dans son corps. Il a un symptôme. Il bégaye. Et Yahvé est un salaud, il en profite, il dit « je vais en profiter pour proposer quelque chose. Avec ta symptomatologie, je sais de quoi tu souffres, je vais te choisir comme porteur de la Loi. Tu as tué quand tu étais à la cour de Pharaon, et en plus tu as un symptôme : tu bégayes. Ton crime, tu l'as inscrit dans ton corps comme un symptôme pour t'empêcher de passer à l'acte, et maintenant, tu vas être celui qui va porter les tables de la Loi. Les dix commandements ». Et Aaron dit « on y va mon frère ! ».

C'est donc dans la Bible que Szondi a d'abord trouvé les éléments pour mettre en forme les facteurs épileptique et hystérique. La Loi dans la genèse.

Puis, il y a eu deux auteurs, Shakespeare et Dostoïevski, il y a tout dedans. Le contact, le sexuel, toutes les dimensions, mais comme Szondi n'avait pas la généalogie de Shakespeare, il n'a pas travaillé sur lui. C'est Lacan qui a travaillé Shakespeare, dans son séminaire sur Hamlet, extraordinaire, quand il a construit l'objet a, sur *Le marchand de Venise*, cette coupure de la "livre de chair" ! C'est extraordinaire, c'est Shakespeare qui a trouvé l'objet a. Chez Dostoïevski, il y avait une biographie. C'est dans les frères Karamazov qu'il va retrouver toute la dynamique de la Loi. On va tuer le père. Comment ? Il y a les quatre frères, et chacun à sa manière le tue. Szondi s'interroge sur le fait que Dostoïevski, épileptique, joueur, (le livre *Le joueur*), est capable d'avoir un don génial et de mettre sur la scène quatre destins possibles de la pulsion. C'est là où il emploie pour la première fois le mot pulsion. Trieb. Et qu'il rejoint Freud et *Le destin de la pulsion* : trieb schicksal, texte génial de Freud. Donc, les quatre destins de la pulsion : le destin épileptique, le destin religieux, le destin criminel (le meurtrier) et le destin de juge, le juge étant une pulsion criminelle inversée.

Donc, comment font les quatre frères Karamazov avec le meurtre du père ? Smerdiakov, il le tue en acte, Dimitri, il le tue en paroles, (on devrait faire la révolution ! Dimitri cela aurait pu être un meneur politique), Ivan, il le tue en pensée, il invente des scénarios, il rationalise sur le rapport entre l'être humain et le meurtre. D'ailleurs, Dostoïevski dit qu'il aurait pu avoir une médaille pour les droits de l'homme. C'est basé sur quoi les droits de l'homme ? comment respecter et faire respecter la Loi ? ça, c'est le meurtre en pensée. Le tribunal de la Haye, c'est Ivan. Et il y a Aliocha : le destin religieux. Tuer par oubli, tuer par omission. Il y a plein de curés qui tuent par omission.

Schéma suivant extrait de la thèse de Philippe Lekeuche sur les Karamazov : <https://www.szondi.fr/wp-content/uploads/2021/04/Lekeuche.-Karamazov.pdf>

EPILEPSIE	HYSTERIE
ALIOCHA Le religieux L'homme de l'éthique Parricide par omission e+	DIMITRI Le juge L'homme du droit Parricide en paroles hy+
SMERDIAKOV Le meurtrier L'homme de la loi Parricide en action e-	IVAN L'homme de la morale Parricide par la pensée hy-

Et avec ça, il va travailler le paroxysme. Il a comparé les arbres généalogiques et il va trouver des épileptiques. Il fait l'histoire de l'épilepsie, c'est la maladie sacrée depuis la Grèce Antique, c'est-à-dire qui est là mais qu'on ne peut pas toucher, c'est la maladie qui rend phobique.

D'ailleurs, si vous allez en Afrique, il n'y a que deux maladies en gros : la psychose épileptique et la dépression. Et quand on va en Afrique et on y va assez souvent (NDR : avec l'équipe de La Borde), on ne prend comme médicaments que des antidépresseurs et des antiépileptiques et ça suffit.

Quand vous lisez Françoise Minskowska (la femme de Minskowski), elle décrit très bien l'épilepsie à travers le Rorschach. Il faut bien faire la différence entre la maladie et le caractère épileptoïde. La viscosité épileptique !

L'autre spécialiste de l'épilepsie mais qui n'écrit qu'en anglais, c'est Blumer. C'est un américain qui faisait ses études à Zürich et il a eu le coup de foudre pour Szondi. Et il était fasciné par le vecteur P : « comment est-ce possible que quelqu'un mette l'épilepsie dans un schéma anthropologique ? dans un schéma existentiel de l'être humain ? ». Ils sont devenus amis lui et Szondi et il nous avait même invités pour faire un colloque chez lui à Memphis. Mais bon... c'était trop loin, trop dur pour les papiers ... on n'y est pas allé. Mais il a toujours été intéressé : par exemple, comment on peut interpréter szondiennement un EEG ? Blumer disait toujours qu'il y avait des tracés EEG d'épileptiques sans que jamais il n'y ait de crise et parfois des gens font des crises grand mal et petit mal, sans montrer sur les EEG un tracé épileptique. Donc l'EEG n'est pas un critère exclusif !

...

L'épilepsie ne fait plus partie de la psychiatrie et la psychanalyse ne s'en occupe pas. Roudinesco and co disent qu'ils sont pour l'ouverture, mais ce sont les premiers qui vont fermer les choses. L'épilepsie est exclue ! On envoie les épileptiques chez les neurologues, c'est dégueulasse.

L'épilepsie est la dimension criminelle en chacun de nous. Freud a écrit un texte extraordinaire sur le parricide ; il dit que c'est le point culminant dans la crise de tuer et de se punir. Le verbe modal *se punir*. La crise ! C'est un fantasme universel, tuer et se punir. Universel mais pas originaire. Mais jamais on ne lit rien sur le fantasme épileptique. La psychanalyse ne s'occupe pas de l'épilepsie, de la dimension criminelle, de la dimension meurtrière qui est celle qui est la plus répandue chez l'être humain. ...

Le vecteur paroxysmal est donc le vecteur de la Loi du côté du meurtre : l'interdit du meurtre. C'est pour ça que Szondi l'appelle le vecteur de l'éthique. L'éthique dans le sens de ne pas être nocif. C'est notre adagio dans notre travail de ne pas être nocif. Quand on travaille en psychiatrie, on se rend compte petit à petit comment on peut être nocif : quand on parle *de*, c'est nocif. On l'objective, on en fait un objet à décrire et cela peut être nocif. (Quand il y a des jeunes qui font des conneries, il n'y a rien de plus terrible de parler *d'eux* et pas *avec eux*. Et en plus, on dit « je vais changer ça en toi ». C'est une attaque de dire qu'on va changer quelqu'un ! on change une couche pour les bébés mais on ne change pas la dimension de l'être humain).

Lacan donne comme tâche de l'éthique d'essayer de parler bien. Est-ce qu'il y a des critères pour parler *bien* ? Parler juste.

Donc le vecteur P est le vecteur des affects, c'est le vecteur de la surprise, c'est le vecteur de l'éthique. Ne pas être nocif. C'est dans le serment d'Hippocrate, pour ceux qui ont fait leur médecine.

Ne fais jamais à l'autre ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse.

L'hystérie : c'est la loi qui nous permet, quand on ne tue pas, de pouvoir être seul. De pouvoir être seul différent de l'autre. Dolto appelle ça la symbolisation castragène. Ce n'est pas évident. Qu'est-ce qui permet cette épreuve ? De pouvoir vivre, exister dans l'aventure de la vie en son nom propre, comme personne : l'interdit de l'inceste.

C'est très à la mode en ce moment l'inceste. Depuis que Camille Kouchner a fait son livre. Tous les spécialistes, tous les experts, tous les psychiatres, d'un coup ils ont le temps pour aller sur les plateaux télé, je ne sais pas comment ils font, et ils disent : « oui, c'est des salauds, c'est dégueulasse ». Ils font la chasse aux salauds. Et les mères ? c'est plus délicat. Il faut retourner dans la mythologie grecque, pour trouver des mères beaucoup plus archaïques...

Donc ce n'est pas l'inceste en soi qui est important, mais que l'inceste soit absolument interdit pour pouvoir exister en son nom propre. Pour pouvoir partir de la maison sans trop de culpabilité, pour pouvoir travailler et élaborer dans la vie. Pour pouvoir continuer à aimer ses parents en aimant quelqu'un d'autre. De ne pas lâcher d'où on vient. Et n'être pas obligé de faire des thérapies familiales pour se séparer correctement. Quel bazar ! ce que je trouve horrible, c'est tout ça, cette ambivalence « je t'aime maman mais tu m'emmerdes, je t'aime papa mais je te déteste », et ce luxe névrotique qui fait qu'on ne se gêne pas pour les mettre dans des Ephad. Ah non ! En Afrique, c'est une insulte de laisser les vieux parents seuls.

Ce serait bien de distinguer dans l'inceste ce qui est interdit et ce qui est nécessaire.

Szondi le dit. Moi ça me fait pleurer car pendant vingt-cinq ans, toutes les semaines, on a fait un groupe sur l'inceste, avec les éducateurs, les personnes concernées, etc... et jamais personne n'a demandé ce que cela donnait...

Si vous n'y allez pas avec beaucoup de prudence et avec des bases théoriques très travaillées, on ne peut jamais accepter cette loi, la loi du paroxysme qui dialectise le *e* et le *hy*. IL y a l'inceste pour éviter le meurtre. C'est une loi que l'on a pu construire à partir de ce groupe de travail qui a duré vingt-cinq ans.

L'inceste pour éviter le meurtre.

L'interdit de l'inceste n'est pas un interdit pour le sexuel en soi mais parce que l'inceste annule toute différence et c'est interdire d'exclure, d'annuler toute différence. IL n'y a plus de singularité (ce qui est différent de l'identité), il n'y a plus de singularité chez quelqu'un qui lui permet de s'éprouver dans la vie quand il n'y a pas d'interdit de l'inceste : Je suis TOUT et RIEN.

Quand tu lis *Les structures de la parenté* chez Levi-Strauss, tu auras des tableaux pleins de logique : quand on est dans l'inceste, quelle fonction on a ? Quand on est petit-fils, on est quoi dans l'inceste? on est tout.

Par exemple, dans une famille incestueuse, le fils est dans l'inceste avec sa maman, et un enfant naît. Il faut presque faire des formules mathématiques pour savoir qui est qui et quelles fonctions il va prendre... il devient tout.

Donc, comme dit Lacan, pour installer le *pas-tout*, l'inceste doit être interdit et c'est scandaleux de la façon dont il est traité. C'est à dire, comment on peut arrêter les incestueux sans avoir aucun outil théorique. Comment greffer « la vie comme épreuve » chez les incestueux ? Ceux-ci en prison se comportent en général de façon exemplaire, car comme ils n'ont pas accès à la vie, comme ils n'ont pas accès à la singularité, ils vont obéir. Et quand on ne fait pas attention à ça, on les retrouve pendus dans leur cellule.

La loi du côté du *e*, épileptique, c'est le niveau de l'éthique et du côté du *hy*, c'est le niveau de la morale dans le sens des manières de vivre ensemble. Est-ce qu'on peut être à côté de quelqu'un qui essaye de se singulariser dans sa vie ?

Et ce n'est pas avec la volonté qu'on va construire une morale disait Ricoeur.

Dans les zup, on va donc essayer de faire des projets avec les jeunes qui font des conneries. Ils ont raison de vouloir nous casser la gueule. Mais je ne peux pas le dire.

Donc, dans le test de Szondi, on va choisir des photos de patients épileptiques et hystériques. Sympathiques/antipathiques. C'est très paroxysmal ça de demander à une personne de se situer dans ce contraste. Comment pouvoir choisir entre deux extrêmes ? Le paroxysme, c'est quelque chose qui me pousse. Les photos nous provoquent. Nous incitent à...

Avec le Rorschach, c'est complètement différent. Les tâches ne nous provoquent pas, elles ne nous incitent pas à parler. Elles nous invitent... c'est le génie de Rorschach. C'est ce fond noir et la combinaison du blanc qui nous invite à parler. C'est génial. Tandis que chez Szondi, c'est le contraste qui provoque, qui m'interpelle à choisir.

Donc c'est le paroxysme qui me fait vivre. C'est cette interpellation à vivre. C'est la crise de la vie qui nous fait vivre.

Et Szondi dans ses livres, a le plus commenté les profils paroxysmaux. Il était passionné par ce mystère de l'épilepsie et cette combinaison avec l'hystérie.

Nous, on va essayer de trouver une structure dans tout le bazar des profils épileptiques. C'est quoi une structure ? Que chaque élément trouve sa place dans un ensemble. Est ce qu'il y a dans la dimension paroxysmale, dans la dimension des affects, une structure ? Oui ! il y a les affects bruts et les affects doux.

Les affects bruts étaient « la boutique » de l'équipe hongroise de psychanalyse. Et Mélanie Klein était la spécialiste pour découvrir dans l'âme archaïque du petit bébé des zones d'une destructivité, d'une agression, d'une paranoïdie haineuse. Elle a fait un jardin de délices à la Bosch de tous ces affects bruts. Szondi et Mélanie Klein s'entendaient bien et il a repris chez elle beaucoup de ces zones haineuses. Le livre de Mélanie Klein *Envie et gratitude* parle de tout ça. Et lisez le après avoir lu *Le parricide* de Dostoïevski. La jalousie, l'envie, la colère, la violence, tous ces affects bruts.

Les affects doux : la patience, la tranquillité, la sérénité. Aaron représente pour lui les affects doux et représente le négociateur. Celui qui est calme, qui ne prend pas position mais qui en même temps est extrêmement présent. Les affects doux, c'est énorme quand même alors que les affects bruts, c'est direct. Les affects doux, moi, je ne peux pas.

Et c'est pour ça que Szondi appelle ça le vecteur des affects, et il en faisait même presque une encyclopédie, mais là, Ferenczi a dit « stop ! les affects, c'est quelque chose qui se travaille, quelque chose qu'on peut aborder quand c'est pratiqué. Mais Szondi a bien entendu ce que disait Ferenczi qui découvrait dans l'horreur, dans la terreur des thérapies, surtout chez les toxicos et ceux qui sont pris par le traumatisme des affects. Ferenczi c'était quelqu'un qui s'occupait des gens. Ce n'était pas des psychothérapies académiques. Ferenczi allait voir les gens qui étaient dans la rue, qui étaient pris dans les affects bruts. Comment traiter une agression ? comment le travailler ? *L'enfant coq* chez les petits. Il mordait tout le monde. Dès qu'il y a une bagarre, c'est celui-là dont Ferenczi voulait s'occuper, ceux qui se bagarrent, pas les petits pâles tout réservés, encore que ceux-là, les affects bruts sont cachés...

Alors, on reprend le circuit paroxysmal :

e-
être exclu



hy-
s'exclure

e+
être inclus

hy+
s'inclure dans le vivre ensemble

On commence la vie par le e-, par la violence. « je n'en ai rien à foutre de vos promesses, je n'en ai rien à foutre de votre désir de votre plénitude que je sois au monde, je ne suis pas là pour plaire à la génération de mes parents, je ne suis pas là pour l'héritage, je n'en ai rien à foutre, non ! » dit le bébé. « Non » dit le petit bébé en chacun de nous. Non ! dit Nietzsche. Si je veux commencer à parler en mon nom propre, je dis non. Donnez-moi les outils, s'il vous plaît, pour qu'à travers ce « non » je continue à vivre. Faites ce que vous voulez avec les voisins, les grands parents, donnez-moi juste la garantie que vous continuerez à me donner à manger et que le manger n'est pas une preuve d'amour mais juste pour que je continue à vivre, c'est bon.

C'est un peu choquant quand Szondi disait cela.

Pierre Glas (?), un assistant de Levi-Strauss a travaillé sur la violence dans des tribus d'Amérique du Sud : il disait qu'ils avaient construit une société à partir d'une violence canalisée. Comme dans le livre de Michel Serre *Rome, le livre des fondations* qui se sont faites sur la violence. La violence peut être constructive ou destructrice. A nous de faire la distinction en examinant le déroulement de la violence. Le petit bébé a un *Non* constructif. Si le petit bébé ne peut pas exprimer son *Non*, sa vie ne sera pas facile. On lui coupe le bec.

Donc Szondi dit que la vie commence par le *e-*, par la colère, par la violence, par l'envie, par le crime. « tu m'emmerdes, je te tue ». Entre les frères et sœurs, c'est très clair et ce n'est pas toujours un jeu. Ça se bagarre.

La vie commence toujours par *e-*. Toujours !

Faites attention. Au niveau du vivre ensemble, ce devoir éthique donné par Yavhé à Caïn de construire des cités pour vivre ensemble : *e-* c'est être exclu.

Par exemple, les gens qui font des conneries qui touchent la loi, au niveau éthique ou de la morale, les gens dégueulasses qui blessent, qui menacent... et qui disent « oui, la loi, je connais, mais cela ne me concerne pas, ce n'est pas pour moi ». Être exclu.

hy+ : la crise hystérique. Pas dans le sens clinique uniquement, mais dans le sens de l'universalité de l'être humain. *hy+*, c'est *s'inclure*, et attention on est là dans un verbe modal. *e-*, c'est être exclu, il n'y a pas de modalité personnelle

hy+, c'est *s'inclure*. Arrive là la modalité personnelle. Je suis concerné dans une crise hystérique. C'est là où je crie, où je hurle, où je montre le prix à payer pour vivre ensemble. « merde ! je n'ai rien demandé ! on m'a mis au monde ! merde » *hy+*, c'est *s'inclure*. Cette épreuve d'être jeté, comme dirait Heidegger. Je fais partie de, je m'inclus.

Les parents peuvent tout faire, faire le taxi pour emmener leur enfant au cheval le mercredi après-midi ou à tous les ateliers du monde, mais cela ne marchera pas s'il n'y a pas du *hy+*, si l'enfant ne s'inclut pas personnellement *dans*. Cela passe par la crise ! « vous m'abandonnez, vous ne vous occupez pas de moi ! et je dois faire ça tout seul ! Salauds ! » C'est ça la crise. Ce contraste !

Classiquement l'hystérie est vécue comme un truc libidinal. Non, non, non ! C'est une structure ! Pour Lacan et Freud, c'est très libidinal. Mais non ! Le seul qui définit l'hystérie comme une structure, c'est Szondi.

« Je demande à être aimé » c'est la formule de Lacan de l'hystérie. Bien sûr au niveau libidinal, oui. « Mon désir est le désir d'être insatisfait ». C'est une formule canonique. Oui, c'est vrai mais c'est au niveau du désir, au niveau de l'investissement de l'autre. Oui, mais c'est plus large. L'autre c'est le grand Autre, l'ensemble de la vie.

Nécessairement, dans cette formule canonique, le désir est d'être insatisfait, car quand il est satisfait, on est dans l'inceste. Il n'y a pas un enfant incestueux qui n'est pas satisfait. Il n'y a qu'une surface pour être satisfait, c'est le corps et c'est un corps satisfait. C'est un corps qui ne peut pas se cacher, c'est un corps qui ne peut pas s'habiter, c'est un corps qui doit toujours être disponible pour être satisfait. Donc c'est un corps qui est soit excité, soit mort. Les gens qui ont vécus dans l'inceste sont dans un mouvement maniaco-dépressif, soit excité, soit mort.

Je donne toujours l'exemple du père transporteur international qui part du lundi au vendredi et pendant la semaine l'enfant incestueux est mort. Et le vendredi soir, maman va faire la vaisselle car elle n'a pas été faite toute la semaine et papa va faire son devoir ! il aime son enfant. Et le corps de celui-ci se réveille.

Donc c'est un corps maniaco-dépressif dans l'inceste.

Le désir doit être nécessairement insatisfait et le prix à payer est parfois toute la vie. Et chaque personne que je rencontre et qui correspond à l'idéal et à la figure du père (bien que je trouve cela un peu bon marché, même si ça compte), la personne qu'on va découvrir comme objet d'amour, ce sera toujours l'insatisfaction. C'est la seule manière qu'on va pouvoir vivre son propre désir en faisant que l'investissement de l'autre soit insatisfait. C'est jamais assez. Il faut toujours plus. Et alors là, on tombe dans la caricature de l'hystérie. Et quand on en tombe malade, c'est une maladie terrible. Extrêmement douloureuse. C'est la maladie la plus difficile.

La psychose n'est rien en rapport avec ça. Et attention, la névrose est beaucoup plus grave à vivre que la psychose ! il n'y a pas plus intelligents et plus gentils au monde, quand on les respecte et qu'on leur donne de l'espace pour vivre que le psychotique, mais le névrosé, cela peut être terrible.

La névrose obsessionnelle grave, il n'y a rien de plus douloureux, il n'y a pas de mobilité, rien ! et dans l'hystérie, c'est toujours dans l'insatisfaction qu'on doit vivre. C'est horrible !

hy- : troisième position

« j'ai accepté à travers la crise les conséquences du vivre-ensemble ». C'est-à-dire d'échanger. La possibilité de faire des échanges. Pas de communiquer. Là-encore, c'est une terminologie management, ressources humaines, etc... va plutôt à la messe, là il y a de la communion...

Échanger ! C'est vrai que c'est un vieux concept et il faut relire Levi Strauss quand il dit qu'il y a échange de femmes, d'objets et de mots. Les premières trente années de son travail, c'est comment cette structure d'échange se pratique. Ça c'est le *hy-* : la possibilité de pouvoir échanger

Un génie français, un livre superbe : Marcel Mauss, *L'Essai sur le don*. Si l'échange entre les gens n'est pas porté par le don, il n'y a pas de fondement à l'échange. Donc, c'est du sable.

Lacan, bon, c'est fort mais c'est un peu dommage, il dit : « donnez ce qu'on n'a pas ». Parce que si tu gagnes des milliards et que tu donnes deux millions à une association ou à je ne sais qui, ce n'est pas donner. Ce sont les pauvres qui donnent. Quelqu'un qui est pauvre ne peut pas supporter de voir quelqu'un en train de mourir, il ne va pas calculer, il va donner.

Nous, on va faire comme Yvan dans les frères Karamazov : ah, ce sdf, c'est peut-être quelqu'un qui fraude, c'est peut-être des roms qui trafiquent... etc

Derrida dit : ah ! c'est quoi donner ce qu'on n'a pas ? alors il écrit un livre *Le don*. Un superbe livre. Bravo les français. Lacan, Mauss, Derrida...

Nous, on a qu'un seul mot : le gift. Et on n'a pas arrêté de parler de cette ambivalence car le mot « gift » veut aussi dire « poison ». Et on n'arrête pas de dire que quand on donne quelque chose à quelqu'un, il ne faut pas que ce soit du poison : je te donne quelque chose pour que tu penses à moi !

Mais non, dit Marcel Mauss, c'est normal, c'est la structure d'échange. Le *potlach* c'est ce que je donne ou pas en contrepartie.

Hy-, c'est la possibilité dans le vivre-ensemble, de faire des structures d'échanges et de ne pas être en crise. Je me calme. Je laisse entrer l'autre dans ma vie et je respecte l'autre,

c'est-à-dire, celui qui n'est pas comme moi, qui est différent et que je ne sais pas comment il est.

Quand on fait de la psychiatrie, il faut faire attention, car on a tendance à oublier qu'il faut être *hy-* et on a tendance à dire qui est l'autre. J'entends ça tout le temps. hier encore ! est-ce que le Szondi est fait pour pervertir qui est l'autre et dire qui il est ? C'est dégueulasse.

Szondi a toujours dit : ne fais pas de l'introspectif ! Ne dis pas comment il est, l'autre.

C'est ça le danger d'un protocole sur l'ordinateur. « envoie moi le protocole et je vais te dire qui il est » non ! C'est horrible.

Szondi a toujours dit : non non non ! Un profil est fait pour se situer dans le voyage de la vie et repérer si des zones s'immobilisent ou pas. Et comment remobiliser pour continuer à vivre. Mais jamais pour dire que tu es tel ou tel... jamais !

Ne jamais définir l'autre... et pourtant on le fait tout le temps. Parce que l'opacité de l'autre est insupportable. C'est plus facile de faire des scènes de ménage avec les patients plutôt que de leur foutre la paix.

L'échange construit sur le don a comme effet la structure du *hy-*. Respecter l'autre dans son opacité. C'est très difficile.

Et quelqu'un qui a fait sa thèse juste avant le confinement sur le *hy-* a posé l'hypothèse qu'on pouvait relier le *hy-* avec ce concept génial de Lacan : le semblant. C'est-à-dire faire semblant de respecter l'autre dans son opacité. Je n'ai pas accès à l'autre et je voudrais qu'il soit comme moi... je veux qu'il corresponde à ce que je pense de lui, même si je le respecte en même temps dans son opacité. Cette tension... et je me sens coupable de ne pas y arriver.

Szondi disait que la meilleure manière de cultiver son *hy-*, c'est de demander par exemple à quelqu'un d'autre de s'occuper de tes petits. Et de s'en aller. Au cinéma. Comme ça, on peut peut-être respecter l'opacité de l'autre.

Quand l'enfant rentre de l'école, on lui demande comment les choses se sont passées, mais... l'enfant pense « est-ce que ça les regarde ? » il ne dit rien, il se tait mais il garde son secret : *hy-*, c'est la combinaison entre secret et culpabilité. Ce n'est pas dissimuler, mais c'est le semblant de Lacan qui permet de construire un secret.

Et c'est la meilleure manière de travailler en psychothérapie dans une crise *hy+*, c'est d'utiliser le semblant. Bon, c'est une autre affaire...

e-
être exclu



hy-
s'exclure

e+
être inclus

hy+
s'inclure dans le vivre-ensemble

e+ : être inclus

il y a une possibilité dans l'être humain de réparer. Et de demander pardon.

D'abord de pouvoir demander.

La pulsion pour Lacan, c'est la possibilité de demander.

Szondi dit : *wiedergutmachen* = à nouveau réparer

Et ça permet d'être inclus. Ça correspond au symbolique.

Le petit jeune qui fait des conneries, on peut travailler tout ce qu'on veut avec lui, mais si sa famille, sa zup, son école, etc n'est pas prête à l'inclure, il ne peut pas être inclus. Il peut essayer mais cela ne marche pas.

Antigone dans Sophocle a pu être incluse car Sophocle a écrit une tragédie sur elle. Sinon, ce n'était pas possible, elle était toute seule. Bon, c'est un peu léger de dire que c'est la littérature qui lui a donné la possibilité d'être incluse.